

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

---

1928-1929. — N° 45

---

# STENDHAL MALADE

« Une partie de la biographie des  
grands hommes doit être fournie par  
leur médecin. »

STENDHAL (*Histoire  
de la peinture en Italie*).

---

## THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 décembre 1928*

PAR

**Paul-Auguste-Élie GAUZY**

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à SOLLIÈS-PONT (Var), le 19 septembre 1905.

---

|                        |   |                               |            |
|------------------------|---|-------------------------------|------------|
| Examineurs de la Thèse | { | MM. SABRAZÈS, professeur..... | Président. |
|                        |   | DUPÉRIÉ, professeur .. ....   | Juges.     |
|                        |   | MURATET, agrégé .... .        |            |
|                        |   | CREYX, agrégé .....           |            |

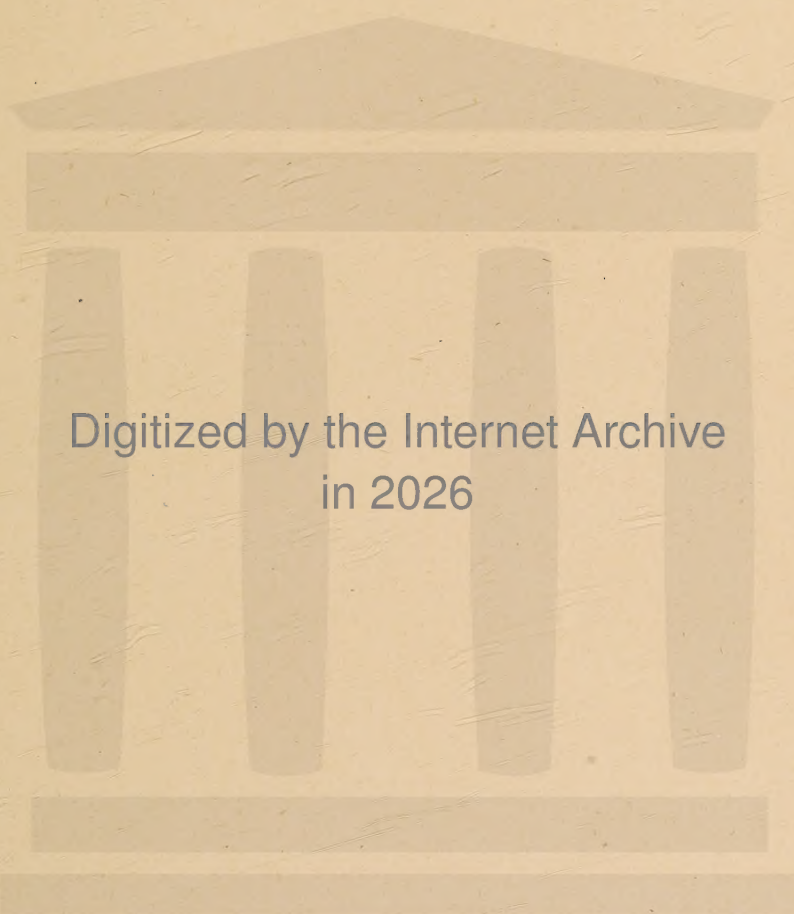
---

BORDEAUX  
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS  
Y. CADORET  
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

---

1928





Digitized by the Internet Archive  
in 2026



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1928-1929. — N° 45

# STENDHAL MALADE

« Une partie de la biographie des  
grands hommes doit être fournie par  
leur médecin. »

STENDHAL (*Histoire  
de la peinture en Italie*).

---

## THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 décembre 1928*



PAR

**Paul-Auguste-Élie GAUZY**

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à SOLLIÈS-PONT (Var), le 19 septembre 1905.

---

|                        |   |                               |                   |
|------------------------|---|-------------------------------|-------------------|
| Examineurs de la Thèse | { | MM. SABRAZÈS, professeur..... | <i>Président.</i> |
|                        |   | DUPÉRIÉ, professeur .. ....   | } <i>Juges.</i>   |
|                        |   | MURATET, agrégé .... . . .    |                   |
|                        |   | GREYX, agrégé .....           |                   |

---

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1928

# FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

## PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU,  
W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

## PROFESSEURS :

| MM.                                             |              | MM.                                           |            |
|-------------------------------------------------|--------------|-----------------------------------------------|------------|
| Clinique médicale.....                          | VERGER.      | Zoologie et parasitologie.....                | MANDOUL.   |
| id.....                                         | CASSAET.     | Médecine expérimentale.....                   | MAURIAC.   |
| Clinique chirurgicale.....                      | CHAVANNAZ.   | Clinique ophtalmologique.....                 | TEULIÈRES. |
| id.....                                         | BÉGOUIN.     | Clinique chirurg. infantile et orthopédie..   | ROCHER.    |
| Pathologie et thérapeutiques générales...       | CARLES.      | Clinique gynécologique.....                   | GUYOT.     |
| Clinique d'accouchements.....                   | ANDÉRODIAS.  | Clinique méd. des maladies des enfants..      | CRUCHET.   |
| Anatomie pathol. et microscopie clinique.       | SABRAZÈS.    | Chimie biologique et médicale.....            | DENIGÈS.   |
| Anatomie.....                                   | VILLEMIN.    | Physique médicale et pharmaceutique....       | SIGALAS.   |
| Anatomie générale et histologie.....            | G. DUBREUIL. | Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques. | BONNIN.    |
| Physiologie.....                                | PACHON.      | Clinique des malad. cutanées et syphilitiques | PETGES.    |
| Hygiène.....                                    | AUCHÉ.       | Clinique des maladies des voies urinaires.    | DUVERGEY.  |
| Médecine légale et déontologie.....             | LANDE.       | Clinique des malad. nerveuses et mentales.    | ABADIE.    |
| Electroradiologie et clin. d'électricité médic. | RÉCHOU.      | Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....        | PORTMANN.  |
| Chimie.....                                     | CHELLE.      | Toxicologie et hygiène appliquée.....         | LABAT.     |
| Botanique et matière médicale.....              | BEILLE.      | Hydrologie thérapeutique et climatologie..    | SELLIER.   |
| Pharmacie.....                                  | DUPOUY.      |                                               |            |

MM. DELAUNAY (Physiologie). MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

## AGRÉGÉS EN EXERCICE :

| MM.                                           |             | MM.                                     |            |
|-----------------------------------------------|-------------|-----------------------------------------|------------|
| Anatomie. . . . .                             | DUBECQ.     | Chirurgie générale. . . . .             | PAPIN.     |
| Histologie. . . . .                           | LACOSTE.    | id. . . . .                             | JEANNENEY. |
| Anatomie pathologique. . . . .                | MURATET.    | id. . . . .                             | CHARRIER.  |
| Parasitologie et sciences naturelles. . . . . | R. SIGALAS. | id. . . . .                             | LOUBAT.    |
| Médecine générale. . . . .                    | GREYX.      | Obstétrique. . . . .                    | PERY.      |
| id. . . . .                                   | N.          | id. . . . .                             | FAUGÈRE.   |
| id. . . . .                                   | AUBERTIN.   | Ophtalmologie. . . . .                  | BEAUVIEUX. |
| id. . . . .                                   | DAMADE.     | Dermatologie et syphiligraphie. . . . . | JOULIA.    |
| id. . . . .                                   | PIÉCHAUD.   | Pharmacie . . . . .                     | GOLSE.     |
| Maladies mentales. . . . .                    | PERRENS.    |                                         |            |

## COURS COMPLÉMENTAIRES :

| MM.                           |           | MM.                                       |             |
|-------------------------------|-----------|-------------------------------------------|-------------|
| Clinique dentaire . . . . .   | CAVALIÉ.  | Puériculture . . . . .                    | N.          |
| Médecine opératoire . . . . . | PAPIN.    | Démonstrations et préparations pharmac. . | N.          |
| Accouchements . . . . .       | FAUGÈRE.  | Pharmacie chimique . . . . .              | GOLSE.      |
| Ophtalmologie . . . . .       | CABANNES. | Zoologie et parasitologie . . . . .       | R. SIGALAS. |

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE  
LE DOCTEUR LÉOPOLD GAUZY

---

A MA MERE

---

A MA FEMME

---

A MES GRANDS-PARENTS

---

A MON FRERE

---

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BRUGERE

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine  
et des Colonies,  
Commandeur de la Légion d'honneur,  
Croix de guerre,  
Officier d'Académie.*

---

A MES MAITRES

DE LA FACULTE DE MEDECINE DE BORDEAUX

---

A MONSIEUR LE PROFESSEUR R. DUPERIE,

*Chef de laboratoire de l'Hôpital des Enfants,  
Médecin des Hôpitaux,  
Officier de l'Instruction publique.*

Qui s'est joint à M. le Professeur Sabrazès pour nous inspirer ce travail.  
Qu'il reçoive ici l'assurance de notre reconnaissance la plus sincère.

---

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique  
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,  
Correspondant national de l'Académie de Médecine,  
Médecin-chef du service des contagieux,  
Chevalier de la Légion d'honneur,  
Officier de l'Instruction publique.*

Nous lui dédions ce travail dont il nous  
a suggéré l'idée. Qu'il le considère comme  
le témoignage de notre gratitude infinie  
et de notre profonde admiration.



# STENDHAL MALADE

« Une partie de la biographie des grands hommes doit être fournie par leur médecin. »

STENDHAL (*Histoire de la peinture en Italie*).

---

## INTRODUCTION

---

De son vivant, Stendhal avait accoutumé de dire que son œuvre serait lue et appréciée vers 1880.

Préparée par les soins de ses amis de toujours : Colomb, Crozet, P. Mérimée, la première édition de ses œuvres s'échelonnait de 1853 à 1871; deux articles de Sainte-Beuve, un article de Taine, consacraient Stendhal; le courant était créé.

Quand l'opinion du monde des lettres, à quelques exceptions près, fut définitivement conquise aux écrits de celui qu'avaient ignoré ses contemporains, il n'était pas bien loin de 1880.

Le chemin parcouru depuis est considérable; hommes de lettres, historiens, érudits se sont emparés de sa vie pour l'étudier jusqu'en ses moindres détails; de nombreuses éditions, luxueuses ou populaires, ont vulgarisé son œuvre; aujourd'hui le grand public connaît Stendhal.

Montrer la complexe personnalité de Stendhal sous ses différents aspects, tel semble avoir été le constant souci de tous ses biographes. Dans cet ordre d'idées, nous avons eu :

*Henri Beyle, officier de cavalerie, La Vie amoureuse de Stendhal, Stendhal diplomate, etc.*; il appartenait à un médecin de montrer Stendhal malade. Cette considération, jointe aux judicieux conseils de M. le Professeur Sabrazès et de M. le Professeur Dupérié, qui nous ont inspiré ce sujet, nous ont incité à entreprendre cette étude.

Déjà en 1911, Paul Arbelet écrivait, dans la préface du *Journal d'Italie*, des phrases qui furent pour nous une révélation; insistant sur la minutie avec laquelle le jeune Beyle tenait mémoire de ses dépenses pour frais de logeur, tailleur et même d'apothicaire, il ajoute :

« Quant à ses drogues, ses purges et ses vomissements, ce sont là les éléments essentiels pour la future thèse de médecine, que mérite bien un tempérament anormal et étrange, comme celui de Beyle. Ces détails — et leur cause — nous mettent au fait de sa délicate santé, si intimement troublée; ils sont nécessaires à qui veut comprendre cette sensibilité si fragile, ces impressions si vives et si capricieuses, cette exquise morbidité. »

N'y a-t-il pas là, dans cette remarque qu'avait soulignée le Professeur Dupérié, un précieux encouragement pour nous, d'autant plus précieux qu'il émane de M. Arbelet, dont M. Edouard Champion nous disait, dans une lettre dont il nous a honoré, qu'il est « l'homme de France qui connaît le mieux Stendhal ».

Une telle étude peut cependant paraître inopportune : « Eh quoi ! se récrieront certains fervents de la pensée stendhalienne, trop zélés ou trop sensibles admirateurs du Maître; nous aimions le « dieu », point n'était besoin de venir nous montrer l'homme ! » Il nous est agréable de répondre et de nous justifier en citant les propres paroles d'Eugène Delacroix dans son *Essai sur les Artistes célèbres* :

« Il est fâcheux que nous soyons si mal servis dans le désir naturel de nous instruire de ce qu'ils ont été, de la vie qu'ils ont menée, car le plaisir de jouir de leurs ouvrages ne nous suffit pas; nous voudrions faire connaissance avec leurs per-

sonnes, bien plus, avec leurs bizarreries et leurs façons; nous aimerions au moins à les trouver des hommes comme nous, dans la partie la plus vulgaire de la vie... »

Et nous conclurons, avec M. Raymond Escholier : « Eh oui, nous sommes ravis d'apprendre que le « dieu » était un homme, et il ne nous déplait pas de connaître « la partie la » plus vulgaire de sa vie. »

Faire connaître Stendhal dans « la partie la plus vulgaire de sa vie », c'est faire œuvre de médecin, et c'est là notre but principal.

Stendhal ne fut jamais, à notre connaissance, l'hôte d'un établissement hospitalier; nous imaginons avec plaisir l'application de l'heureux interne, externe ou stagiaire à qui aurait échu le soin de rédiger l'observation d'un si attachant malade. Animé du même zèle, nous allons essayer de faire cette observation aussi complète que possible, afin de pouvoir la discuter en ses moindres détails.

Nous n'oublierons pas que la « grande affaire » du malade Henri Beyle fut l'amour.

Enfin, un bien légitime sentiment de fierté confraternelle nous autorisera à dire un mot de ceux, et certains furent grands, qui eurent l'honneur de soigner notre illustre malade.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

Pour combler les innombrables loisirs de sa sinécure, M. Beyle, consul de France à Cività-Vecchia, entreprit de rédiger une autobiographie qu'il intitula *Vie d'Henri Brulard*.

L'ouvrage resta inachevé; il se limite à la seule jeunesse d'Henri Brulard; tel qu'il est, nous lui devons la plupart des renseignements que nous avons recueillis sur cette période.

Tous les commentateurs et biographes de Stendhal sont d'accord pour n'accepter qu'avec méfiance certaines de ses allégations. Que Stendhal ait laissé s'insinuer des erreurs — il relatait des faits vieux de quarante ans — ou ait volontairement écrit, par vanité ou par boutade, des inexactitudes, cela est vrai pour tous ses ouvrages autobiographiques. Cependant, les faits que nous citons ont, pour la plupart, été contrôlés dans d'excellents ouvrages de biographie stendhalienne; d'autre part, nous ne saurions user de la même rigoureuse prudence envers notre personnage : Stendhal n'avait aucune gloire à retirer d'une pleurésie, et les cuisants souvenirs de certaine de ses affections ne permettent guère de défaillances de mémoire.

Henri Beyle naquit, le 23 janvier 1783, dans une triste et inconfortable maison de la rue des Vieux-Jésuites, à Grenoble. Le nouveau-né était fils de Chérubin Beyle, avocat près le Parlement de Grenoble, et d'Henriette Gagnon.

Son père était un vrai Dauphinois, rude d'aspect — il était horriblement laid — doué d'un grand entendement des réalités pratiques, finissant à plaisir — n'était-il pas avocat ? —

retors en affaires, il savait néanmoins, comme tout bon Dauphinois, « s'entretenir avec son cœur » et cacher sous une enveloppe grossière une grande sensibilité.

Son fils, qui ne l'aima jamais, nous le dépeint sous des traits d'une noirceur exagérée et lui prête un tempérament excessif : « rêvant nuit et jour à ce qui était l'objet de sa passion ». Il semble avoir joui d'une excellente santé; nous lisons à ce sujet, dans la *Vie d'Henri Brulard* :

« C'est sans doute à cet exercice (le trajet de Grenoble à Claix qu'il faisait fréquemment à pied) que mon père a dû une santé parfaite qui l'a conduit jusqu'à 72 ans, je pense. »

Il était fils de Pierre Beyle, qui mourut, à l'improviste, de la goutte à Claix, à l'âge de 63 ans, en 1760. Quant à la grand-mère paternelle d'Henri Beyle, nous savons seulement qu'elle « avait le diable au corps ».

« La famille des Beyle était de fibre robuste et prolifique. Le sang appauvri des Gagnon viendra plus tard affaiblir une si forte race. » (1).

De fait, on vit rarement union plus mal assortie que celle de Chérubin Beyle avec Henriette Gagnon, du moins en apparence. La mère de Stendhal, jolie, encore que légèrement re-plète, était gaie, avenante, délicate à l'excès, nerveuse et même capricieuse. Naturellement portée vers le beau, elle goûtait la musique, la peinture et lisait Dante dans le texte.

Elle eut, après Henri, deux filles, et mourut, s'il faut en croire Stendhal, en mettant au monde un quatrième enfant, le 23 novembre 1790 : « Apparemment par la maladresse d'un chirurgien nommé Hérault, sot choisi apparemment par pique contre un autre accoucheur, homme d'esprit et de talent. » (2). Il s'agissait sans doute d'une fausse couche, aucun registre paroissial ne mentionnant le nom d'un enfant à cette date (3).

Le grand-père maternel, Henri Gagnon, était médecin, fils

---

(1) Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*.

(2) H. Brulard.

(3) Arbelet, *op. cit.*

de médecin et d'origine provençale. Il joignait à d'incontestables qualités professionnelles un goût prononcé pour les belles lettres, une jolie culture, et une solide réputation d'esprit aimable.

Il vécut quatre-vingt et un ans, de 1728 à 1813, et Stendhal nous raconte qu' « il avait des vapeurs, des rhumatismes... », et plus loin : « Mon bon grand-père avait des rhumatismes, que je suppose gouteux (car moi, son véritable petit-fils, et qui ai le même corps, j'ai eu la goutte, en mai 1835, à Civita-Vecchia) ». (1).

Stendhal — il sous l'affirme du moins en 1835 — marcha et prononça ses premières paroles vers 1 an.

« Ma mère m'ayant fait porter dans sa chambre (verte) le jour où j'avais 1 an, 23 janvier 1784, me tenait debout près de la fenêtre; mon grand-père, placé vers le lit, m'appelait; je me déterminai à marcher et arrivai jusqu'à lui... Alors je parlais un peu et, pour saluer, je disais « hateus ». Mon oncle plaisantait sa sœur Henriette (ma mère) sur ma laideur. Il paraît que j'avais une tête énorme, sans cheveux, et que je ressemblais au père Brulard, un moine adroit, bon vivant et à grande influence sur son couvent, mon oncle ou grand-oncle mort avant moi. » (2).

Nous ne possédons que peu de renseignements sur ses maladies de l'enfance; simplement quelques petites misères, notées çà et là.

Un coup de pied reçu d'un mulet qu'il taquinait : « Un peu plus, il était mort », avait dit son grand-père.

Une autre fois, c'est deux dents qu'il se casse en tombant sur le coin d'une chaise. Nous savons — toujours par lui — qu'il eut la « rache ». M. Debraye nous indique en note la signification de ce mot : « affection du cuir chevelu chez les enfants, que le patois dauphinois étend, mais à tort, à la croûte de lait ».

---

(1) H. Brulard.

(2) H. Brulard.

Lui-même nous donne quelques détails sur son hygiène et celle de sa famille :

« On mangeait, à la maison, avec une rare propreté et des soins recherchés...

» ...son précepteur, l'abbé Raillane, avait le goût des serins des Canaries, il les faisait nicher et les tenait fort proprement, mais à côté de mon lit. Je ne conçois pas comment mon père souffrait une chose aussi peu saine...; cette volière produisait beaucoup d'odeur, et à deux pieds de mon lit et dans une chambre humide, obscure, où le soleil ne donnait jamais. » (1).

Son second précepteur, M. Durand, lui avait prêté un livre tellement sale qu' « il lui faisait horreur ».

L'enfance de Beyle s'écoula triste et morose entre les murs humides et froids de la maison de la rue des Vieux-Jésuites, terne, avec quelques trop rares éclaircies : la terrasse du grand-père Gagnon, la propriété paternelle à Claix et un merveilleux voyage aux Echelles, chez l'oncle Romain Gagnon.

Nous retrouvons le jeune Henri, en 1796, élève de l'Ecole centrale de Grenoble, dont le docteur Gagnon était l'un des fondateurs. Le 10 novembre 1799, Stendhal, chargé de lauriers académiques et riche d'illusions, partait pour Paris, où il allait subir le concours d'admission à l'Ecole polytechnique.

A l'aide de quelques citations, nous pouvons nous composer un portrait assez exact du jeune provincial que la destinée venait de jeter sur le pavé de la capitale :

« C'était un gaillard de forte taille, sans grâce aucune, et ses amis le nommaient à l'Ecole centrale la Tour ambulante et en Italie le Chinois ou le Grand Egyptien. Lui-même se plaignait de n'être pas beau, et il a souvent regretté de ne pas avoir la figure du général Debelle ou du lieutenant Robert... Il avait un air de vigueur, des cheveux très frisés, des yeux parlants, dont le feu faisait peur. » (2).

Lui-même prend soin de nous dire :

---

(1) *H. Brulard.*

(2) Chuquet, *Stendhal-Beyle.*

« J'étais pour le physique comme une jeune fille de 14 ans... J'ai la peau beaucoup trop fine... Je m'écorche les doigts, que j'ai fort bien, pour un rien; en un mot, la superficie de mon corps est de femme. » (1).

Pauvre petit jeune homme, quelles déceptions l'attendaient! Un ciel gris, beaucoup d'eau, beaucoup de boue, une chambre sordide dans le quartier voisin des Invalides, la gargote qui lui dispense une nourriture insuffisante et peu saine : c'est cela Paris. Le rude « coup de collier » qu'il a fourni à Grenoble durant son année scolaire nécessiterait du repos et, au lieu de cela, l'ennui le terrasse, la maladie le guette; cette faible proie ne lui échappera pas.

« Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. Un médecin qui se fût donné la peine d'étudier mon état, m'eût donné de l'émétique et ordonné d'aller tous les trois jours à Versailles ou à Saint-Germain.

» Je tombai dans les mains d'un insigne charlatan et encore plus ignorant, c'était un chirurgien d'armée, fort maigre, établi dans les environs des Invalides, quartier alors fort misérable, et dont l'office était de soigner les blennorrhagies des élèves de l'Ecole polytechnique. Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre, qui n'avait qu'une fenêtre à 7 ou 8 pieds d'élévation, comme une prison. Là, je me vois tristement assis à côté d'un petit poêle de fer, ma tisane posée par terre. »

« Je ne pouvais plus manger. M. Daru me fit-il soigner, dans cette première maladie ?

» Tout à coup, je me vois dans une chambre, au troisième étage, donnant sur la rue du Bac... Il faut que je fusse bien malade, car M. Daru père m'amena le fameux docteur Portal, dont la figure m'effraya. Elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre. J'eus une garde, chose bien nouvelle pour moi. J'ai appris, depuis, que je fus menacé d'une hydropisie

---

(1) H. Brulard.

de poitrine. J'eus, je pense, du délire, et je fus bien trois semaines ou un mois au lit...

» Je vois deux ou trois images de la convalescence. Ma garde-malade me faisait le pot-au-feu, près de ma cheminée, ce qui me semblait bas, et l'on me recommandait fort de ne pas prendre froid; comme j'étais souverainement ennuyé d'être au lit, je prenais garde aux recommandations. Les détails de vie physique de Paris me choquaient.

» Il faut que la maladie qui fit grimper le docteur Portal dans mon troisième étage du passage Sainte-Marie ait été sérieuse, car je perdis tous mes cheveux. Je ne manquai pas d'acheter une perruque, et mon ami Edmond Cardon ne manqua pas de la jeter sur la corniche d'une porte, un soir, dans le salon de sa mère. » (1).

L'alerte fut chaude; la solide nature des Beyle prit le dessus. Au bout d'un mois, il était sur pied. On ne parla plus de l'Ecole polytechnique, le concours était passé depuis longtemps, et le jeune Beyle coula des jours oisifs, sinon agréables, dans la demeure de Pierre Daru. Ce dernier, chef de bureau au Département de la Guerre, fonctionnaire modèle, travailleur infatigable, ne pouvait souffrir dans son entourage un être inoccupé. Il employa le cousin de Grenoble à quelques menues occupations dans les bureaux du Ministère.

Pierre Daru, nommé inspecteur en chef aux revues, gagna l'Italie à la suite des armées du Premier Consul. Beyle reçut, avec quelle joie — il s'ennuyait déjà de son nouvel emploi — l'ordre de le rejoindre à Milan; le 7 mai 1800, il partit pour l'Italie. Franchissant le Saint-Bernard, il reçut le baptême du feu sous les murs du fort de Bard, et arriva à Milan un matin de juin 1800.

D'abord employé dans les bureaux du Ministre extraordinaire du Gouvernement français, il obtenait en septembre une sous-lieutenance au 6<sup>e</sup> dragons, toujours grâce aux bons offices de l'excellent cousin Daru.

---

(1) H. Brulard.

C'est vers cette époque qu'il commença à écrire au jour le jour, avec un luxe de détails dont nous devons lui savoir gré, un « Journal » de sa vie. Vers cette époque aussi, se place un événement d'ordre pathologique sur lequel nous aurons à épiloguer longuement.

Il nous faut aller jusqu'au 13 mai 1801 pour trouver, sur ce journal, des détails qui nous intéressent; à dater de ce jour, Stendhal rédige un mémoire détaillé de son état de santé :

« 13 mai. — J'ai eu la fièvre le soir.

» 17 mai. — Une prise de kina a diminué beaucoup mon accès.

» 18 mai. — J'ai eu un accès de fièvre très fort cette nuit, j'ai envie de demander au général la permission d'aller passer un jour à Milan, pour consulter M. Gonet.

» 21 mai. — Ma fièvre quotidienne continuant toujours, je suis allé à Milan pour consulter M. Gonet.

» 27 mai. — J'ai pris 25 grains d'ipécacuana (4 gr. 25) et de tartre stibie (0 gr. 05), qui n'ont pu me faire vomir qu'une fois, et faiblement.

» 30 mai. — J'ai pris une médecine de tamarin, casse et séné, que j'ai vomie.

» 3 juin. — Toujours la fièvre tous les soirs.

» 4 juin. — Je n'ai point de conseils, point d'ami, je suis affaibli par la longueur de la fièvre... Je me suis déterminé à prendre demain une médecine semblable à celle que j'ai vomie il y a six jours.

» 6 juin. — La médecine a assez bien réussi; il me semble d'avoir moins de fièvre.

» 9 juin. — Je prends chaque jour, depuis hier, 6 dragées de quina. La fièvre dure toujours, quoique faible.

» 12 juin. — La fièvre continuant toujours, quoique faible, j'ai le projet de me purger demain.

» 13 juin. — Je me suis purgé. Recommencé le quina le 25.

» 2 juillet. — La fièvre continue.

» 12 juillet. — J'ai de légers accès de fièvre tous les soirs à 11 heures.

» 19 août. — Repas de corps le soir, ou la fièvre m'empêche d'aller.

» 18 septembre. — J'ai une fièvre de fluxion.

» 20 septembre. — Je vois M. Gonel, chirurgien, ami du général Michaud.

» 2 octobre. — Je vais à la chasse avec le capitaine Debelle. Je passe un bras de la Stura à gué, ayant très chaud, ce qui me donne pendant huit jours des coliques venteuses et des douleurs horribles. On me met 10 sangsues. Je prends quelques décoctions de quina et quelques grains d'opium, qui me rétablissent. Je sens seulement les douleurs, suites de la *vérole* et du *mercure*.

» 23 octobre. — J'ai la fièvre et une grande oppression. J'envoie chercher M. Depetas, excellent médecin de cette ville (Saluces), qui me fait vomir. Je suis saigné trois fois, entre 10 sangsues qu'on m'avait appliquées le 3. Enfin, après avoir beaucoup sué, je me lève le 16 brumaire (5 nov.) et je suis guéri.

» 9 décembre. — Toujours malade ou convalescent. On me saigne encore deux fois. Enfin je me porte mieux.

» 10 décembre. — Je suis toujours tracassé.

» 12 décembre. — D'après une conversation que je viens d'avoir avec M. Depetas, que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux, et jamais de solitude me guérirait. Je crois que je ferai bien toute ma vie d'agir beaucoup. M. Depetas m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie.

» 20 décembre. — J'ai la fièvre tous les soirs; j'attends avec impatience mon congé de convalescence. Je me suis purgé hier; ce qui m'a fait assez de bien. »

Lassé du métier militaire comme il l'avait été du métier de bureaucrate, le sous-lieutenant Beyle demanda et obtint un congé pour Grenoble, où il arriva en avril 1802. Le 12 juillet de la même année, de Paris, il écrivait sa lettre de démission au ministre de la Guerre.

Voici Beyle de nouveau installé à Paris, où il demeurera, sans emploi bien défini, jusqu'en 1806. Il déambule beaucoup, fréquente les théâtres et surtout les coulisses, fait une noce... proportionnée à ses modiques ressources et « travaille à devenir grand homme » (1).

Il ne séjourna pas constamment à Paris. Nous notons pendant ce laps de temps un séjour à Grenoble suivi d'une excursion à Genève et un voyage à Marseille à la suite d'une petite actrice, Mélanie Guilbert, dont il avait fait sa maîtresse. Les temps étaient durs, Mélanie peut-être un peu exigeante; notre « grand homme » accepta — qui l'eût cru ? — un emploi de commis dans l'épicerie Meunier et Cie. Il en revint — heureusement ! — et l'excellent cousin Daru vint mettre ordre à une situation par trop irrégulière.

Outre les feuillets de son « Journal », sa correspondance commence, à cette époque, à être pleine d'intérêt pour nous. La fin de 1802 ne nous apporte rien de nouveau et nous lisons, datée du 30 janvier 1803 une lettre à sa sœur Pauline conçue en ces termes :

« Tu sais que j'ai toujours craint de mourir poitrinaire. Tout autre genre de mort ne m'effraie point; celle-là me glace. Hier soir, en rentrant à 11 heures, ayant la vue fatiguée, je me mis à déclamer et je me rompis une petite veine. Ce matin et ce soir, j'ai craché un peu de sang; il ne m'en a pas fallu davantage pour me croire poitrinaire. »

A la même (Paris, 1803, sans autre date) :

« Je suis moi-même un peu malade. C'est, je crois, un gros rhume; j'ai beaucoup sué cette nuit et je crois que j'ai un peu de fièvre; il fait ici une chaleur infernale, 26 degrés, je crois; c'est venu tout à coup. »

Durant son séjour à Grenoble et à Claix, suivi de l'excursion à Genève, il néglige de nous entretenir de sa santé et nous arrivons ainsi au 30 avril 1804, toujours à Paris, date à laquelle nous lisons, dans son journal :

---

(1) Paul Hazard, *La Vie de Stendhal*.

« Je souffre du mésentère parce que j'ai pris une tasse de café hier, à Bajazet.

» 3 mai. — Je commence le jus d'herbes. »

» 14 juillet. — A la fin du récit des réjouissances populaires, il note : La fièvre m'a un peu gêné.

» 17 juillet. — La fièvre me gêne encore au cours d'une soirée chez Mme Carrare.

» 19 juillet. — La fièvre me gêne encore au cours d'une représentation d'*Iphigénie*. »

Résumant cette période toute remplie de distractions :

« 10 août. — J'ai eu un peu de fièvre chaque soir, et cependant j'ai été heureux. »

A sa sœur Pauline (août 1804) :

« Ma fièvre ne revient plus qu'à 9 heures et demie du soir; je me purgerai demain. »

A la même (21 août 1804) :

« Je te dirai en grand secret que j'ai commencé aujourd'hui, 3 fructidor, à prendre des leçons de déclamation de Larrive, célèbre acteur tragique. Ce n'est pas que je m'occupe encore de cet art; mais les médecins m'ont conseillé de me distraire; ils m'ont dit que je périrai de mélancolie si je ne prenais pas ce parti. »

A la même, Paris, 1804 (sans date) :

« J'ai toujours la fièvre, ma chère Pauline, mais, hier, j'ai trouvé la jointure de me purger : je suis allé acheter deux onces de Glauber et les ai avalées. J'attends la fièvre à ce soir; si elle revient, je prendrai du quina; voilà l'état du corps. »

« Journal » septembre-octobre 1804 :

« J'ai été vexé les derniers jours de vendémiaire et les premiers de brumaire par une gastricité qui m'a empêché de travailler al Buon Partito (comédie de Stendhal) autant que je l'aurais voulu. »

« 22 octobre. — Je suis allé au spectacle six jours de suite à cause de ma gastricité, qui m'empêche de travailler et qui me rend mes après-dîners douloureuses. »

A sa sœur Pauline (1805) ?

« Les médecins me conseillent tous d'aller à la campagne, de tâcher de m'y amuser et d'y monter à cheval surtout. Ils m'ont déclaré nettement ce matin que l'habitude de réfléchir m'avait jeté dans une indolence naturelle qui serait très funeste à mes obstructions; en un mot que, si je n'avais pas recours à la cavalerie, je tomberais dans la bradyspepsie, de la bradyspepsie dans la catalepsie, de la catalepsie dans la Russie et de la Russie dans la privation de la vie... Je suis malade assez sérieusement depuis quinze jours; depuis trois, j'ai pris en si grand dégoût non pas toutes les choses de la vie, mais toutes les choses comestibles de la vie, que je prends le triste ipecacuana mêlé d'émétique après-demain... Cette maladie, qui est un embarras intestinal et qui ne me gêne que par l'embarras de ma bourse, n'est rien au fond; mais elle me rend toujours incapable de bonheur sept à huit jours, et de pareilles semaines finissent par composer une vie, je suis donc fermement résolu à me guérir. Ce matin, les *savantissimi doctores* m'avaient tellement persuadé que, sans le sacre, je serais allé vous voir tout de suite, mais il serait nigaud de quitter Paris en ce moment, d'abord pour le sacre, ensuite pour les bals. »

Cette lettre, datée de 1805, fut sans doute écrite fin avril ou début de mai 1804, puisqu'elle mentionne le sacre de Napoléon, qui eut lieu le 16 mai 1804.

Le 1er janvier 1805, nous reprenons le « Journal » ;

« Le soir, j'ai un peu de fièvre... La douleur n'est pas grande... Ma position est donc la meilleure possible avec un père barbare qui laisse miner ma machine par une fièvre quotidienne que quelques fonds guériraient... »

« 15 janvier. — Au cours d'une dissertation sur l'amour : Je m'arrête parce que je sens venir un éblouissement : l'attention et le sentiment sont trop forts (25 nivôse), 4 heures moins un quart..., 4 heures et demie, léger mal à la tête. »

« 18 janvier. — Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard, étant tristement miné par un

fort accès de la fièvre lente que j'ai depuis plus de sept mois. Je n'ai pas pu la guérir : Premièrement, parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin; en second lieu parce que, ayant sans cesse dans cette ville boueuse les pieds dans l'eau, faute de bottes et souffrant du froid de toutes manières, faute de bois et de vêtements, il était inutile et même nuisible d'user le corps par des remèdes, pour chasser une maladie, que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurai pas eue...

» Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois, alimentée par toutes les misères possibles, sur un tempérament déjà attaqué d'obstructions et de faiblesse dans le bas-ventre...

» Fait au courant de la plume, le 28 nivôse an XIII, 11 heures et demie du soir, ayant 25 sous et la fièvre pour tout bien.

« H. BEYLE (22 ans moins 5 jours). »

Vers cette époque, Stendhal fit un séjour à Grenoble et gagna ensuite Marseille.

Le 20 octobre 1806, Pierre Daru l'envoyait rejoindre son fils Martial Daru en Allemagne. Le 27 octobre, il entra à Berlin à la suite de Napoléon et, le 29 octobre, il était nommé adjoint provisoire aux commissaires des guerres et était envoyé à Brunswick.

Désormais, et jusqu'en 1814, la destinée de Stendhal sera celle des armées impériales. Ballotté au hasard des campagnes, d'Allemagne à Paris, de Paris en Allemagne, il passe ensuite à Vienne pour revenir à Paris vers 1810.

Quelques lettres, mais plus rares et pour cause, nous renseignent sur son état de santé durant cette période toute d'activité et de mouvement. C'est d'abord, dès son arrivée à Berlin une lettre datée du 3 novembre 1806 et adressée à sa sœur Pauline :

« ...J'ai été un peu saisi du froid; hier soir, je me suis aperçu que j'avais froid, que j'étais tout *chose*; ce soir j'ai senti les mêmes symptômes, de manière qu'au lieu de monter pour dî-

ner je t'écris. Je crains que ce soit la petite fièvre d'il y a deux ans. Je veux la couper vite; cela me jetait tous les soirs dans une horrible tristesse... »

A Brunswick, il ressent les premières atteintes d'un mal qui le tenaillera jusqu'à sa mort.

A sa sœur Pauline (Brunswick, 16 mars 1807) :

« Je sors du lit aujourd'hui pour la première fois depuis 8 jours; j'ai eu une fièvre rhumatismale accompagnée d'enflure aux extrémités et d'une éruption de la peau; elle a un peu baissé ce matin; je ne l'ai pas dans ce moment, mais je l'attends dans deux heures. J'ai craint, et les gens qu'on appelle mes amis ont craint, que ce ne fut la scarlatine, maladie dangereuse et contagieuse, ce qui séquestre le patient de la société pour deux mois. »

A la même (25 novembre 1807) :

« ... Je m'arrête, j'ai fait toute la matinée des remèdes contre cette ennuyeuse fièvre de tous les hivers et je n'en puis plus. »

Nous ne relevons rien en 1808, et il nous faut aller jusqu'en 1809 pour trouver une lettre datée de Vienne.

A sa sœur Pauline (Vienne, 14 juillet 1809) :

« Je suis encore malade de la fièvre; on me fait espérer que six jours de calmants me remettront à flot, mais le moral a la fièvre, le médecin n'en sait rien et s'étonne du peu d'effet de ses drogues. »

Quelques lignes prises dans *Henri Brulard* nous renseignent sur les fonctions qu'il remplissait à Vienne en 1809 « ayant une vérole horrible ». Ses occupations sont d'ordre médical, « le soin d'un hôpital de 4.000 blessés », et il ajoute, pour notre édification, « une maîtresse que j'... et une maîtresse que j'adorais ».

Les années 1810 et 1811 semblent marquer l'apogée de Stendhal, il prend soin de nous l'indiquer très souvent. Nommé auditeur au Conseil d'Etat, puis inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne : deux sinécures, il a un cabriolet, deux chevaux, il entretient osten-

siblement une chanteuse de l'Opéra-Buffera et soupe au sortir des théâtres d'un perdreau froid arrosé de vin de champagne. Inutile de dire que ces années heureuses ne laissèrent pas place à des préoccupations hypocondriaques. Cependant, l'Italie le sollicite; il l'a vue en militaire, il est temps qu'il aille la visiter en touriste, en dilettante. Ce voyage fut forcément bref, il ne dura que le temps de son congé.

De retour à Paris, Beyle sollicite un nouveau déplacement. On l'envoie en mission vers la Grande Armée, alors en Russie. Il entre à Moscou, assiste au grand incendie et fait avec les débris de l'armée impériale la terrible et douloureuse retraite de Russie. Une lettre nous renseigne sur ces événements.

A Félix Faure, de Grenoble (Moscou, le 2 octobre 1812) :

« Pour achever le contraste de l'automne de 1811 et celui de 1812, la fatigue physique extrême et la nourriture composée exclusivement de viande m'ont donné une bonne fièvre bilieuse qui s'annonçait très ferme; nous l'avons menée de même, et je t'écris de chez le Ministre; c'est ma première sortie. »

Des lettres de novembre-décembre datées de Mayence, Vilna, Königsberg, très brèves, relatent l'état de lassitude extrême dans lequel il a fait la terrible retraite de Russie. Cependant tous ses biographes sont d'accord pour louer chez lui l'attitude ferme et courageuse qu'il paraît avoir adoptée dans ces douloureuses circonstances. Il note lui-même dans une de ses « notices nécrologiques » : « Un mois de bonne nourriture ou plutôt de nourriture suffisante le remirent.. »

Il regagna Paris, où il reçut l'ordre de partir en Allemagne pour occuper un nouveau poste : Sagan, petite ville de Silésie où il doit remplir les importantes fonctions d'intendant divisionnaire. Dans ce centre, sévissent des « fièvres nerveuses »; Beyle en est atteint, comme en témoigne la lettre suivante :

A Félix Faure, Sagan (Silésie) 16 juillet 1813) :

« J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. Il règne ici des fièvres nerveuses, pernicieuses, singulières, qui ont emporté 400 hommes en quelques mois. J'ai une de ces fièvres depuis le 4. Elle s'annonçait comme une petite fièvre gastri-

que, qui est la moindre des choses. Il y'avait un bon médecin français qui m'ordonne un émétique et part.

» Au moment de prendre l'émétique, accès terrible avec délire des plus complets. Cela a continué ainsi avec d'extrêmes douleurs de tête. Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit. J'ai été étonné du peu d'effet du voisinage de la mort; cela vient, je crois, de la croyance que la dernière douleur n'est pas plus forte que l'avant-dernière. »

« 17 juillet. — J'ai encore passé la journée d'hier dans le délire. »

Il obtint congé et alla se soigner d'abord à Dresde, puis en Italie, à Milan et à Venise. De Dresde, il écrit, le 30 juillet 1813, à son ami Félix Faure :

« Je suis arrivé avant-hier tout juste pour voir représenter le « *Matrimonio segreto* »; mais, en sortant du spectacle, la fièvre dont j'étais débarrassé m'a repris de plus belle par un accès de quinze heures, avec des douleurs de tête insupportables. J'ai trop serré la mesure; je suis parti de Sagan encore trop faible; je pensais qu'à Dresde je trouverais les arts et la solitude. Je suis presque incapable de lire par l'extrême faiblesse, la plus grande que j'ai éprouvée de ma vie... »

Ailleurs il dit avoir retrouvé la santé sur le lac de Côme (1).

De Venise, il écrit à sa sœur Pauline, le 8 octobre 1813 :

« Je me suis placé à Milan, dans une bonne auberge; j'ai demandé le meilleur médecin de la ville et je me suis apprêté à faire ferme contre la mort... Je me joue de la fièvre maintenant. Elle ne me quittera qu'après la chaleur de l'été prochain; elle me laissera les nerfs extrêmement irrités... Mais, enfin, je dois la santé à cette manœuvre.

» Quand j'ai la fièvre, je vais me tapir dans un coin du salon, et l'on fait de la musique. On ne me parle pas, et bientôt le plaisir l'emporte sur la maladie et je viens me mêler au cercle. »

Il note ailleurs que la fièvre de Sagan fut très bien guérie à Paris par Gall.

---

(1) *Notice sur M. Beyle.*

Rentré à Paris, Beyle reçut mandat de se rendre à Grenoble aux fins de seconder M. le sénateur Saint-Vallier dans l'organisation de la résistance. Nous étions aux jours troublés de 1814. Son supérieur hiérarchique s'est plu à rendre hommage à son activité et à son zèle en ces termes : « Mon pauvre auditeur est malade, il va toujours, et toujours très bien. » Le 25 février 1814, Beyle était toujours malade des suites de la fièvre nerveuse. Le 18 mars, le Commissaire extraordinaire arrêta que M. de Beyle serait, vu son indisposition grave, remplacé...

Beyle, piqué dans son amour-propre par quelques contrariétés, — il avait cru être nommé préfet, de plus, ses compatriotes s'étaient égayés de voir ses proclamations signées : *de Beyle* — prit le parti d'abandonner la France et de gagner l'Italie et Milan, sa patrie d'adoption, sa patrie selon son cœur.

De 1815 à 1820, la vie de Stendhal se passe en Italie, en général, et à Milan en particulier. Arrigo Beyle mérite bien la qualité de « milanese » qu'il s'est décernée : il vit en Milanais : une douce oisiveté, le café, la Scala et surtout l'amour occupent cette période. Cependant, un grand amour vint troubler sa vie, de plus, ses relations compromettantes éveillèrent les soupçons de la police autrichienne. Force lui fut de regagner Paris, où il arriva en juin 1821. De cette période nous ne retiendrons qu'une lettre, adressée à son ami de Mareste, à Paris, datée de Milan, 12 juillet 1820.

« J'ai pris une petite fluxion de poitrine peu forte mais longue, car je suis encore faible. »

Pour retracer la période qui s'étend de 1821 à 1830, Stendhal écrivit, en 1832, les *Souvenirs d'égotisme*. Cet ouvrage est une suite de faits sans grande liaison entre eux, et qui servent de prétexte à une évocation désolée de son amour malheureux pour Mathilde Visconti.

Nous relevons dans ce livre quelques détails; d'abord une anecdote qui se place au cours de son retour à Paris :

« Je voulus passer le Saint-Gothard à cheval, espérant un peu que je ferais une chute qui m'écorcherait à fond et que cela me distrairait. Quoique ancien officier de cavalerie, et

quoique j'aie passé ma vie à tomber de cheval, j'ai horreur des chutes sur des pierres roulantes et cédant sous les pas du cheval.

» Le courrier avec lequel j'étais finit par m'arrêter et par me dire que « peu lui importait de ma vie, mais que je diminuerais son profit et que personne ne voudrait plus venir » avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait » roulé dans le précipice. »

» — Hé quoi! n'avez-vous pas deviné que j'ai la vérole, » lui dis-je, je ne puis pas marcher. »

Son moral, si fortement ébranlé, ne fut pas sans influencer son physique. Il nous parle de la « délicatesse des nerfs italienne »; la chaleur un peu excessive d'un appartement l'en chassait définitivement. Il essaya d'endormir ses chagrins par des voyages en Angleterre, en Italie. C'est au cours d'un voyage en Angleterre qu'il nous raconte avoir eu sa première indigestion à la suite d'une absorption immodérée de bière anglaise.

Le 25 septembre 1830, Stendhal fut nommé consul de France à Trieste. Trieste n'est pas bien loin de Venise, sans doute, mais la *bora* glacée qui y souffle trop fréquemment en fait un séjour triste et malsain pour un homme qui approche de la cinquantaine et dont l'état de santé n'a pas toujours été des plus florissants.

A Mme Alberte de Rubempré à Paris (Trieste, le 19 février 1831) :

« Le froid me donne mon rhumatisme dans mes entrailles... Ces douleurs internes me rendent morose. »

Il n'eut point besoin de demander son changement. Celui que la police de Milan avait jugé indésirable n'était guère désigné pour occuper un poste officiel dans les Etats autrichiens; M. de Metternich refusa l'*exequatur* au nouveau consul. Il quitta Trieste fin mars 1831, et, le 1<sup>er</sup> avril, il arrivait à Civitavecchia, dans les Etats du Pape. Ce dernier, plus conciliant que le Chancelier d'Autriche, avait fermé les yeux sur la vie passée de M. le Consul de France. A Civitavecchia il y a du soleil,

mais aussi il y a l'*aria cattiva*, le terrible mauvais air qui donne les fièvres. M. le Consul est atteint de ces fièvres; et puis M. le Consul n'est plus jeune; la goutte, la gravelle, tout le triste cortège des maladies de la vieillesse défile devant ses yeux; les nombreuses et longues lettres datées de cette époque nous le montrent anxieux et préoccupé de sa santé.

Au baron de Mareste, à Paris (Cività-Vecchia, le 11 avril 1831) :

« Je vous écris uniquement pour vous donner signe de vie, et d'une mauvaise vie. L'eau chaude, le soir, me donne cette fameuse névralgie dans le ventre qui me fait jurer. »

Au même (Cività-Vecchia, le 21 avril 1831) :

« La nature injuste me retient malade depuis vingt jours... »

Au même (Rome, le 6 juin 1831) :

« Je souffre toujours... »

Au même (Rome, dimanche 12 juin 1831) :

« Les douleurs se calment un peu, cher ami. Je souffrais depuis le 26 avril. »

Au même (Rome, le 30 juin 1831) :

« L'opium a suspendu les douleurs plutôt qu'il ne m'a guéri; je suis très faible. J'ai passé plusieurs fois six jours avec un verre de limonade. J'ai eu une inflammation d'estomac me donnant horreur pour tout. Je n'ai pas de grandes douleurs depuis le 15 juin. »

Au même (Rome, le 7 juillet 1831) :

« Ma santé se rétablit lentement... »

A M. le Docteur Prévost, à Genève (Rome, le 8 mars 1835) :

« Monsieur,

» Je suis rempli de reconnaissance pour les bons avis que vous me donnâtes en décembre 1833 (j'ai la goutte et la gravelle, je suis fort gros, excessivement nerveux et j'ai 50 ans). Vous me prescrivîtes le vin de colchique et la privation absolue d'acides. En rentrant ici, on me proposa un mariage : je renvoyai le grand traitement, je me contentai de me priver entièrement d'acides. Je prends trois fois la semaine, pendant

six mois de l'année, du bicarbonate de soude ou de potasse. Je rends des graviers parfaitement arrondis, comme par un frottement; c'est, je pense, l'effet du bicarbonate. Au lieu de peser 5 grains, ces graviers ne sont pas d'un quart de grain et ne produisent aucune douleur. Je rends deux ou trois grains (poids) de graviers chaque semaine, en 200 morceaux ronds. Je me prive entièrement de café depuis dix-huit mois. Les douleurs d'entrailles ont presque entièrement cessé. Elles n'ont pas été au point de me faire jurer depuis la suppression du café.

» Quand je reprends du café, la douleur revient dans les entrailles et surtout à trois pouces à gauche du nombril. Je déjeune avec du thé et du beurre. Je bois peu de vin; quand je bois du vin de champagne, je me sens beaucoup plus gai et moins nerveux. Depuis décembre 1833, je n'ai pas pris 6 grains de vinaigre ou d'acide de citron. Je me porte bien, ce dont je vous remercie. N'y a-t-il rien à faire? S'il n'y a rien à faire, je vous prie sincèrement, Monsieur, de ne pas vous donner la peine de me répondre.. »

A M. Di Fiore (Civita-Vecchia, avril 1835) :

« Je touche ici à la Barbarie, j'ai la goutte et la gravelle et je suis fort gros, excessivement nerveux, et j'ai 52 ans! »

Le 18 juillet 1835, Stendhal demande, pour raisons de santé, son changement au duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères. Il demande un poste dans un climat chaud exempt d'*aria cattiva*, l'Espagne par exemple.

Le 15 février 1836, Stendhal renouvelle sa demande au même personnage et ajoute :

« Je me permettrai un détail, c'est une fièvre d'*aria cattiva* que la quinine guérit ordinairement, mais, chez moi, cette fièvre est suivie d'une colique violente avec gravelle ou avec la goutte, et, à cause de cette tendance à l'inflammation, je ne puis prendre de quinine. »

Stendhal obtint le congé qu'il sollicitait, et, le 16 juin 1836, il débarquait à Marseille et gagnait Paris, où les amis retrouvés, les habitudes reprises, semblèrent avoir une excellente influence sur lui. Il voyage beaucoup, se distrait autant qu'il le

peut; seule, une lettre un peu inquiète et datée de Strasbourg, adressée à l'ami Di Fiore, noirçit un peu le tableau :

« Strasbourg, le 2 juillet 1838. — La goutte est venue à Berne... ma figure, dans la rue, marchant à l'aide d'une canne et jurant quand le pied gauche heurte à quelque pavé pointu doit faire rire les Strasbourgeois... J'ai vu l'admirable Prévost. Il a voulu me faire chez moi une longue visite d'amitié et m'a conseillé Vichy et les sangsues de temps en temps. De 55 à 65 ans, les hommes gros sont tourmentés par le sang; puis vient la tranquillité, et la vie diminue d'un vingtième tous les ans. »

Tout bonheur a une fin. Stendhal regagnait Cività-Vecchia le 10 août 1839, après un long congé de trois ans. Mais il se sent chaque jour plus malade; sa goutte le fait souffrir, l'ennui le tue. En 1841, il écrit :

« Je me suis colleté avec le néant; c'est le passage qui est désagréable, et cette horreur provient de toutes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à 3 ans... Migraines horribles pendant six mois, puis quatre accès du mal que voici : tout à coup, j'oublie tous les mots français. Je ne puis plus dire : donnez-moi un verre d'eau. Je m'observe curieusement : excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de l'animal. Cela dure huit à dix minutes, puis, peu à peu, la mémoire des mots revient, et je reste fatigué... J'ai eu quatre suppressions de mémoire de tout français depuis un an... J'ai toujours un fort mal à la tête, venant de l'estomac, et je suis fatigué pour avoir tâché de moins mal écrire ces trois pages. »

A M. Di Fiore, à Paris (Rome, le 8 avril 1841) :

« Le docteur n'a pas voulu m'en saigner une troisième fois... M. Dematteis est une tête dure; il nie l'homœopathie; il prétend que mon mal est une goutte, qui, n'allant pas aux pieds, se porte sur la tête.

» Je suis quatre ou cinq fois par jour sur le point d'étouffer, mais le dîner me guérit à moitié et je dors bien. J'ai fait cent fois le sacrifice de la vie, me couchant, croyant fermement ne pas me réveiller. Une lettre de trois lignes à écrire me donne des étourdissements... Avant-hier, à l'exposition des

élèves de l'Académie de France, devant un Amour de marbre qui se coupe les ailes, j'ai eu la sensation d'étouffer net... j'étais fort rouge...

» J'ai assez bien caché mon mal; je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès. »

Au même (Rome, lundi le 19 avril 1844) :

« Hier, on m'a mis un exutoire au bras gauche; ce matin, on m'a saigné. Le symptôme le plus désagréable, c'est l'embarras de la langue, qui me fait bredouiller. M. Allery, d'Aix-la-Chapelle, médecin du Pape, vient me voir... Le 20 avril, attaque de faiblesse dans la jambe et la cuisse gauches. Ça va bien le 21 avril. »

Il sollicita un congé de M. Guizot, qu'il obtint. Après être allé consulter le docteur Prévost à Genève, il arriva à Paris le 8 novembre 1844. Cédons la parole à son ami Romain Colomb, qui le vit à son arrivée :

« Je m'aperçus douloureusement des traces que la maladie avait laissées, et j'eus bien de la peine à lui cacher la triste impression que j'en éprouvais. Le physique et le moral me parurent singulièrement affaiblis; sa parole, si vive, était maintenant traînante, embarrassée; le caractère s'était sensiblement modifié, ramolli, pour ainsi dire; sa conversation, plus lente, offrait moins d'aspérités, de sujets à contradictions; il comprenait mieux les petits devoirs qu'entraînent les relations de sociétés et s'en acquittait plus exactement; tout en lui avait un caractère plus communicatif, plus affectueux; enfin, les changements accomplis tournaient au profit de la sociabilité... »

A Paris : « Tout allait assez bien lorsque, contrairement à la défense formelle de son médecin, il s'occupa de compositions littéraires; huit jours de dictées et de corrections déterminèrent une attaque d'apoplexie; il en fut frappé le mardi 22 mars 1842, à 7 heures du soir, à deux pas du boulevard, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, à la porte même du ministère des Affaires étrangères... »

On le transporta à son domicile. Il mourut le lendemain, à 4 heures du matin, sans avoir repris connaissance.

## CHAPITRE II

---

Nous ne saurions trop insister sur la prudence extrême qu'il convient de déployer quand on entreprend d'interpréter l'observation d'un malade, dont la mort remonte à quatre-vingt-six ans en arrière. De plus, si nous considérons que la totalité, ou presque, de cette observation nous a été fournie par le malade lui-même, il s'ensuit que toutes les appréciations que nous donnerons, que tous les diagnostics que nous allons essayer de poser n'ont rien d'irrécusable et restent essentiellement critiquables.

Un premier point qui attirera notre attention, c'est l'hérédité de Stendhal. Nous notons dans sa famille deux goutteux : le grand-père paternel, Pierre Beyle, qui mourut de la goutte, et le grand-père maternel, Henri Gagnon, qui avait des rhumatismes que son petit-fils suppose goutteux ; nous ignorons si son père et sa mère présentèrent des phénomènes semblables ; quoi qu'il en soit, il y a là une notion d'un grand intérêt puisque nous savons que les dernières années de Stendhal furent assombries par de fréquents accès de ce mal, ainsi que par des crises de gravelle.

Mais indépendamment de cet héritage purement pathologique, il semble que la double hérédité de race de Stendhal nous aide à mieux comprendre la complexe texture de sa vie. Fils d'un Dauphinois et d'une Provençale — Stendhal parle d'origine italienne, mais cette assertion ne semble pas justifiée — il hérite de l'un une raison calme, sûre, réfléchie, de l'autre une sensibilité extrêmement vive, capricieuse, et toute sa vie physique et morale semble être le résultat de cet antagonisme. Vie physique caractérisée par un état d'éréthisme général que par la suite ses maladies ne feront qu'exacerber, coexistant

avec une complexion sanguine, un robuste tempérament de gros mangeur, candidat à l'obésité précoce. Vie morale, toute remplie d'ardeurs secrètes qu'il parvenait à dissimuler, de chagrins parfois déchirants dont il savait rester maître : « Avec une âme sensible il conservait une raison ferme, toujours présente. » (1).

C'est ensuite la formation qu'il reçoit durant sa jeunesse qui le marquera de manière profonde et durable. Il nous dit lui-même : « Jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle... » (2). Éducation molle, éducation de cloître sans doute, mais aussi éducation dénuée de toute tendresse contre laquelle sa jeune âme sensible se révoltera. Cette formation intellectuelle et morale, qui lui est imposée par un père détesté, développera en lui un génie de contradiction qu'il conservera toute sa vie avec une ténacité toute dauphinoise.

A côté de cette éducation en quelque sorte officielle, il convient de faire une place importante à celle qu'il reçut du grand-père Gagnon et aux enseignements qu'il retira de ses premières lectures. Il adorait son grand-père : « Mon grand-père me communiqua presque tous ses goûts. » (3). Le Docteur Gagnon lui fit, en effet, partager son goût pour l'idéologie et son admiration pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle; médecin passionné de science pure il insuffla au jeune Beyle la « préoccupation du pourquoi des choses, l'observation précise » (4) à tel point que M. Arbelet pouvait dire : « C'est Henri Gagnon qui fit les études médicales de son petit-fils. » A cette influence considérable Stendhal doit cette place dans l'histoire littéraire en marge de son époque, qui faisait dire à M. Stryienski : « Stendhal est un esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle égaré dans les temps héroïques de l'Empire. »

---

(1) Arbelet, *op. cit.*

(2) H. Brulard.

(3) H. Brulard.

(4) Arbelet, *op. cit.*

Dans la bibliothèque de son grand-père il puise ses premières lectures; à travers les pages des livres qu'il dévore, Stendhal a une première vue du monde extérieur, vue romanesque s'il en fut, et propre à lui ménager d'amères désillusions.

L'Ecole normale ne le changea pas, il y vécut isolé au milieu de ses camarades. Et quand les portes de la vie s'ouvrirent toutes grandes devant lui, déprimé moralement et physiquement par une jeunesse claustrée, prédisposé de par son hérédité disparate à vivre ballotté au gré des événements, il emportait, dans cette vie de déraciné, un bagage d'idées chères, d'affections spontanées et de haines aussi féroces qu'irraisonnées, bagage qu'il devait entretenir sa vie durant, et maintenir intact jusqu'à sa mort.

Nous n'aurons pas à nous appesantir sur la première maladie dont il nous entretient. Le célèbre Portal a parlé d'une menace d'hydropisie de poitrine. Entendait-il par ces mots désigner un début de pleurésie, un œdème pulmonaire, une congestion pulmonaire au cours d'un état typhoïdique (Beyle perdit les cheveux au cours de la convalescence) ? On ne saurait se prononcer.

Nous arrivons à un grand point de l'histoire pathologique de Stendhal : la syphilis qu'il contracta vraisemblablement au début de son séjour en Italie. Tous ses biographes sont à peu près d'accord sur ce point. Certains, quelque peu troublés par une phrase de Stendhal où il est question de « vérole horrible », en 1809, crurent devoir situer l'origine de sa spécificité en 1808. Cependant, le texte même de son journal ne permet aucun doute; nous lisons, en date du 2 octobre 1801 : « Je sens seulement des douleurs, suite de la vérole et du mercure. » On ne saurait être plus explicite. Et comme, d'autre part, Stendhal nous affirme avoir perdu « le trésor de son innocence » à Milan, nous ne pouvons guère placer le début de son affection que vers la fin de l'année 1800.

A la vérité, Stendhal, qui, dans la suite, se montrera relativement prolixe pour nous entretenir de son état de santé, ne l'est guère quant à l'origine de son mal. Nous pouvons être

un peu intrigués par les accès de fièvre qu'il nous signale à partir du 13 mai 1801. Sommes-nous autorisés à les rattacher à sa spécificité de récente acquisition ? Nous ne le croyons pas. Sans doute, la fièvre peut coexister avec une syphilis secondaire; nous connaissons des descriptions de cette fièvre faites par Fournier <sup>(1)</sup> et par son élève Morin <sup>(2)</sup>. Il n'en reste pas moins vrai que cette fièvre est rare et évolue plus insidieusement que ne semble avoir évolué celle qui nous préoccupe. Nous rendrons volontiers tributaires de la médication mercurielle qu'avait subie notre malade les troubles intestinaux et gastriques qui nécessitèrent l'emploi d'émétique, d'ipéca, etc. Quant à la fièvre, dans un pays où sévit la malaria, Beyle fut nécessairement impaludé et l'administration de quinquina qui ne lui est pas ménagé affirme l'existence de son paludisme. Une autre cause de fièvre était due à une susceptibilité bronchique manifeste.

Le 2 octobre 1801 se place l'incident du bain forcé qu'il prit dans la Stura au cours d'une partie de chasse; la fièvre qui s'ensuivit ne permet aucun doute sur sa nature pulmonaire.

Son état mental ne sortit pas indemne de la fâcheuse aventure qui le fit une victime de l'Amour. Déjà moralement touché par l'éloignement, l'absence de tout ami à qui se confier, le dégoût inspiré par toute la soldatesque qui l'entoure; de si fâcheux débuts dans la carrière amoureuse étaient bien faits pour exagérer une tendance naturelle à la mélancolie. L'état d'éréthisme décrit par Fournier fut bien celui que présentait Stendhal, ou plutôt accentua celui qui préexistait chez lui : « Une fois, une fenêtre ouverte dans la chambre voisine, dont la porte était fermée, me faisait froid. » La syphilis de Stendhal eut donc sur son psychisme une influence réelle qu'il ne faudrait cependant point exagérer.

Nous ne saurions être trop affirmatifs sur l'étiologie des accès de fièvre et des « gastricités » dont il nous entretient durant l'été 1804 et l'hiver 1805. La plus sage attitude sera

---

(1) Fournier, *Les affections parasymphilitiques*.

(2) Morin, thèse de Paris, 1888.

d'adopter les conclusions de notre malade lui-même et d'inoculer les nombreux refroidissements dus à l'hygiène déficiente et aux précaires conditions de vie qui furent les siennes à cette époque. Il n'y a rien d'étonnant qu'une telle détresse physique ait aussi contribué à engendrer un état mental dont le découragement et la lassitude de toutes choses furent les principaux caractères.

La lecture d'un biographe de Stendhal nous apporte une anecdote susceptible d'infirmes nos dires relatifs à l'origine de sa syphilis; nous relevons en effet ces phrases, dues à Stendhal : « Depuis dimanche, inquiétude non pas lâche, mais inquiétude. Ce jour-là, grande bamboche avec Guilhermoz, Trich, Blanquet. Je fais ça à la grosse fille brune du Sr... et à Thérésou. Elle est charmante, mais on a dit à Trich qu'elle avait la v... (1<sup>er</sup> mai 1806). »

Le 3 mai : « Je n'ai point encore la vérole aujourd'hui samedi. »

Le 4 mai : « La vérole ne paraît point encore. »

Ces faits se passèrent vraisemblablement vers la fin de son séjour à Marseille; il devait quitter cette ville seulement le 20 mai. D'autre part, Mélanie avait regagné Paris au début de mars; il s'agissait donc d'une partie fine à laquelle Beyle participait sans doute pour tromper l'ennui que lui causait le départ de sa maîtresse. Nous ne pensons point cependant qu'il y ait là sujet à discussion. La grosse majorité des commentateurs de Stendhal nous autorisent à pencher en faveur d'une origine milanaise de sa contamination. On nous permettra de hasarder une hypothèse; les termes mêmes de cette anecdote semblent traduire l'expectative anxieuse de l'écoulement révélateur d'une blennorrhagie redoutée; et si la distinction entre les deux maladies était, à cette époque, chose faite pour les membres du corps médical, il est fort possible que le grand public n'en fût pas pareillement averti.

La lettre datée de Brunswick, où Stendhal parle de « fièvre shumatismale », peut être interprétée de cette façon : un érythème polymorphe avec douleurs rhumatoïdes. Nous ne pou-

vons pas accepter l'opinion de ses amis qui pensaient à la scarlatine; le rhumatisme est, en effet, une complication fréquente de la convalescence de la scarlatine, mais ne précède ordinairement pas l'éruption.

Au cours de l'année 1811, nous noterons aussi une petite anecdote relatée dans les *Souvenirs d'Egotisme* et qui a son importance:

« Je connaissais hélas! beaucoup l'excellent Cuillerier (*sic*). Je lui menai trois dames, à deux desquelles je bandai les yeux.

» Il me dit deux jours après qu'elles avaient la fièvre (effet de la vergogne et non de la maladie). Ce parfait galant homme ne leva jamais les yeux pour les regarder. »

Quand nous saurons que Cuillerier était un syphiligraphe réputé, le « Ricord du temps », l'exclamation, *hélas!* laisse clairement à penser que Stendhal eut recours à ses bons offices pour soigner son affection.

Nous avons cité une lettre datée de Moscou, dans laquelle il est question de « fièvre bilieuse » due à la fatigue et à un régime exclusivement carné. La vieille pathologie englobait sous la dénomination de fièvre bilieuse toutes sortes de pyrexies présentant des symptômes de gastricité; la maladie que Stendhal nous désigne sous ce nom devait être un embarras gastrique déterminant une réaction fébrile.

Nous en arrivons à la maladie dont il fut atteint à Sagan et qu'il appelle « fièvre nerveuse ». La symptomatologie qu'il nous en donne n'est pas d'une grande richesse, et il ne nous est guère permis de nous prononcer catégoriquement au sujet de cette affection. Nous savons qu'il s'agit d'une maladie épidémique, particulièrement nocive puisqu'elle a déjà emporté 400 hommes en quelques mois. Chez notre malade, le début est essentiellement bénin, un simple malaise, « une fièvre gastrique qui est la moindre des choses ». Puis, brusquement, survient une élévation de température considérable qu'accompagne un délire des plus violents. Au délire, ont succédé des maux de tête insupportables et un état d'hébétude; vingt-cinq jours après l'accès initial, Stendhal note une rechute caractérisée par de la fièvre et une céphalée intense.

Si nous considérons le caractère épidémique de l'affection, sa nocivité, sa préférence marquée pour frapper les soldats de la garnison de Sagan, la dénomination de fièvre nerveuse que Stendhal n'inventait sûrement pas, mais qu'il avait dû entendre dans les hôpitaux dont il assurait l'administration, nous pouvons penser qu'il s'agissait d'une épidémie de méningite cérébro-spinale. Cependant, nous ne sommes point autorisé à nous arrêter à ce diagnostic, l'allure de la maladie que nous décrit Stendhal étant par trop vague et anodine. Il n'est question ni de vomissements, ni de troubles sensoriels et surtout nous n'y voyons décrits aucun phénomène de raideur. De sorte que, si des caractères d'ordre général nous permettaient de songer à la méningite, des symptômes en quelque sorte capitaux manquant à la description, nous pouvons très bien penser aussi à une épidémie de fièvre typhoïde accompagnée de quelques troubles nerveux ou plutôt à une épidémie de grippe particulièrement maligne.

Nous ne verrons pas une exagération dans l'impression de la mort toute proche qu'eut Stendhal à cette occasion : le coup dut être rude, il parle de « la plus grande faiblesse qu'il ait éprouvée dans sa vie » ; en 1814, il ressentait encore les ultimes atteintes de ce mal ; on sait combien peut être pénible l'asthme post-grippal.

Nous avons noté à sa place chronologique la réplique que Stendhal fit, à son retour d'Italie, au guide du Saint-Gothard ; notre opinion est qu'il ne faut y voir qu'une simple boutade sans y attacher autrement d'importance.

Plusieurs fois, au cours de son séjour à Cività-Vecchia, Stendhal nous dit avoir été atteint de « fièvre d'aria-cattiva », qui semble avoir duré pendant tout son séjour dans cette contrée marécageuse. Nous reconnaissons dans cette fièvre d'aria cattiva la fièvre du « mauvais air », la malaria, le paludisme. Il ne nous en donne d'ailleurs aucune description. Toutes les lettres qui datent de cette période de sa vie nous tiennent surtout au courant de gastralgies, et d'entéralgies, qui probablement n'avaient rien à voir avec le paludisme.

C'est vraisemblablement vers 1833 que se placent les premiers accidents gouteux; la lettre qu'il écrit au docteur Prevost datée de 1835, le remercie des bons avis reçus en décembre 1833.

Nous avons vu que Stendhal possédait une hérédité gouteuse assez importante; toutes les descriptions et portraits que nous avons de lui sur la fin de sa vie nous montrent l'homme épais, corpulent, gros mangeur, ennemi de l'activité physique, en un mot le véritable type du gouteux.

Nous avons reproduit la longue lettre contenant des détails sur la gravelle qui accompagnait sa goutte, ce qui n'a rien pour nous surprendre. Il accuse une gravelle sans douleurs; cependant nous pouvons penser que les douleurs d'entrailles qu'il attribue à l'absorption de café sont liées à cette gravelle, le café étant une des substances qui favorisent la précipitation de l'acide urique et de l'acide oxalique. Plusieurs fois, au cours de nos lectures, nous l'avons entendu se plaindre des effets nocifs du café sur son organisme; de fait, il semble avoir été un grand amateur de café, ce qui n'était guère indiqué pour un sujet nerveux tel que lui. Dans *Henri Brulard*, il déplore le peu de fruit qu'il aurait retiré d'une visite à la Chapelle Sixtine, visite faite dans de mauvaises conditions à cause d'un excès de café trop excellent; ces excès le jetaient dans la « névralgie ».

A aucun moment il ne nous décrit d'accès de goutte franc; il accuse simplement à deux reprises des douleurs dans le pied et la jambe gauches. Sa goutte a été marquée par des accès de migraine horribles, s'accompagnant de troubles nerveux qu'il raconte très clairement et dans lesquels nous pouvons reconnaître l'aphasie migraineuse transitoire décrite par Charcot. Nous ne serons pas surpris, chez un sujet extrêmement nerveux, d'apprendre qu'il a présenté plusieurs fois des phénomènes assez intenses d'angoisse et d'étouffement.

Son état mental s'était profondément modifié, nous dit Colomb; la grosse fatigue qu'il éprouvait à l'occasion des moindres travaux intellectuels, son embarras de la parole

l'affectaient beaucoup. Cependant, il ne semble pas qu'il ait opposé aux dernières atteintes de la maladie un état d'abattement excessif ni qu'il ait présenté de véritables symptômes de neurasthénie, qui est la névrose la plus fréquemment décrite dans la goutte.

De quoi est mort Stendhal? A quoi devons-nous attribuer l'attaque d'apoplexie qui le terrassa en pleine rue?

Si nous n'acceptons pas volontiers l'hypothèse de goutte remontée, à laquelle on ne doit recourir qu'en dernière analyse, sommes-nous autorisé à invoquer sa spécificité, de date déjà bien ancienne?

Goutte et syphilis déterminent aussi bien l'un que l'autre des processus dont l'aboutissant est l'ictus apoplectique; le parti le plus sage sera de les incriminer toutes deux; nous dirons que, sur un terrain gouteux, se constituaient des lésions d'atério-sclérose, ou peut-être d'endartérite spécifique.

---

### CHAPITRE III

---

L'amour a toujours été pour Stendhal « la plus grande des affaires, ou plutôt la seule » ; nous nous devons de consacrer un chapitre spécial au côté le moins métaphysique de cette « affaire ».

La lecture de l'ouvrage *De l'Amour* pourrait nous rebuter dans notre entreprise ; l'amour physique n'y figure pas précisément à la place d'honneur ; il se résume en... dix lignes perdues dans un gros volume. Hâtons-nous de le dire : l'ostracisme dont il frappe cette manifestation de l'amour dans sa pensée ne sera pas maintenu avec cette extrême rigueur dans ses actes.

Là, comme précédemment, nous retrouvons à la base de tout la notion d'hérédité. Il est presque certain que Stendhal hérita de la sensualité toute provençale de sa mère, et, si nous l'en croyons, du tempérament excessif de Chérubin. A cette influence directe, vient s'ajouter l'influence du milieu ; il s'imprègne de la sensualité de Grenoble. Il n'est pas assez claustré dans l'étroite cage familiale pour empêcher que quelque écho de la société corrompue qui l'entoure — si corrompue que Choderlos de Laclos la prendra comme type pour écrire les perverses *Liaisons dangereuses* — ne parvienne jusqu'à lui. C'est d'ailleurs son oncle, le beau Romain Gagnon, qui défraie la chronique scandaleuse de sa ville.

Puis, ce sont les livres dévorés en cachette : *Félicia ou Mes fredaines* qui le jettent dans des voluptés comparables à celles que donnerait la possession d'une maîtresse réelle ; il lit *La Nouvelle Héloïse* avec des « transports de bonheur ». Hérédité, milieu, lectures, tout concourait pour exalter en lui ce senti-

ment qui le surprenait par sa nouveauté et ne laissait pas de le troubler profondément.

Si nous prenions à la lettre plusieurs passages de *La Vie d'Henri Brulard*, passages où il relate les furieux baisers dont il couvrait la gorge de sa mère, les frénétiques désirs qui s'éveillaient en lui au spectacle des mollets nus de sa tante Séraphie, nous serions forcé d'y voir les indices d'une précocité et d'une perversion voisine de la monstruosité. Cependant, nous avons quelque peine à admettre qu'elles émanaient d'un enfant de cet âge, il n'avait pas 7 ans! Nul doute que lorsque Stendhal écrivait ces lignes, en 1835, il cédait au malin plaisir, sorte de freudisme avant la lettre, de se charger une fois de plus des pires défauts, ce qui n'est somme toute qu'une manifestation de son esprit de contradiction.

L'amour revêtit, pour se manifester une première fois à lui, l'insignifiante défroque de Mlle Kably, une pauvre petite actrice de province qui jouait la comédie et l'opéra-comique au Théâtre de Grenoble; il ne lui parla d'ailleurs jamais. Ses premiers émois amoureux lui laissèrent cependant un souvenir impérissable.\* Sa sensibilité débordante jointe à son imagination ardente se plurent à parer l'objet de ses rêves; il se créa de toute pièce un portrait idéal de l'être supérieur seul digne de son amour. Cette conception de l'amour tout empreinte d'exquise délicatesse engendra comme conséquence une extrême timidité, dont il ne se départit jamais. Homme mûr, il se complaira dans les mêmes rêveries sans fin où, adolescent, il se complaisait.

Comme tout jeune homme, il n'eut de plus cher désir que de donner à ses rêveries romanesques une issue qui le fut moins. Il perdit le trésor de son innocence à 17 ans. Nous savons quelle mésaventure lui arriva au cours d'une des premières révélations — la première peut-être — qu'il eut des réalités amoureuses. Il déguisa de son mieux sa déconvenue et ne voulut pas paraître novice auprès des jeunes officiers du 6<sup>e</sup> dragons, coureurs de filles et grands trousseurs de servantes. Des extraits de son « Journal » datant de cette époque

peuvent passer pour des chefs-d'œuvre du genre pornographique.

Nous ne retracerons pas la vie amoureuse de Stendhal dans ses détails; qu'il nous suffise de dire que si ses passions rendues officielles par ses écrits furent d'ordre purement platonique, son activité génitale ne semble pas avoir été ralentie par ailleurs au point de pouvoir considérer Stendhal comme un anormal sexuel. Sans doute, M. Léon Blum a raison lorsqu'il dit à propos du « tempérament de feu » dont parlait si volontiers Stendhal « cent détails concordants font présumer qu'il confondait de fort bonne foi les émois de son imagination avec les troubles de ses sens, ou, plus exactement, que son tempérament, comme celui de Rousseau, était commandé par des visions imaginées plutôt que par des contrats réels. » (1). Cependant, cent autres détails tout aussi concordants nous prouvent que Stendhal s'accommodait fort bien de réalités beaucoup moins imaginaires. Comme à tout homme normal, le besoin physique faisait entendre sa voix, et parfois impérieusement : « Je me sens mes pensées embarrassées; je vois une femme, et je sens tout de suite que mes idées sont éclaircies. »

Stendhal est de bonne foi lorsqu'il se dépeint avec le « tempérament mélancolique décrit par Cabanis », ce tempérament chez lequel « l'activité sensuelle se détourne vers l'imagination ». Mais, nous ne saurions sans paradoxe taxer un possesseur de ce « tempérament de l'amour » de frigidité absolue qui, comme le dit très bien Delacroix, « ne laisserait peut-être pas place aux sentiments » (2).

On objectera à cela les fameux « fiasco » dont il fit une complaisante description dans les *Souvenirs d'Egotisme*. Il nous raconte comment, en entrant dans la chambre d'une jolie fille, le souvenir d'une maîtresse perdue lui traversant l'esprit avait suffi à laisser son corps comme « glace fondante »

---

(1) Léon Blum, *Stendhal* (Revue de Paris, 1914).

(2) Delacroix, *La psychologie de Stendhal*.

en présence de la beauté qui s'offrait complaisamment à son adoration. Et, si nous lisons jusqu'au bout l'aventure, nous apprenons que la fille prise de pitié pour son piteux partenaire, se prêta assez docilement à un dédommagement, dédommagement que Beyle sollicita une seconde fois, ce qui laisse à penser que ce « jeu de main » lui avait donné toute satisfaction. Dès lors, nous trouvons très acceptable la raison que nous donne Stendhal; une impression purement psychique avait été assez forte pour inhiber complètement ses facultés qu'un contact plus énergique était encore susceptible de réveiller. Ainsi, nous n'avons plus besoin d'aller chercher une explication de cette impuissance — toute passagère — dans une incapacité physique. D'ailleurs, sa timidité fut parfois si tyrannique que, seule, elle pouvait mettre un obstacle à l'accomplissement d'un acte que ses sens désiraient : « Telle femme qui, tout entière dans son lit, ne me ferait rien, me donne des sensations charmantes vue en surprise; elle est alors naturelle; je ne suis pas préoccupé de mon rôle et je suis tout à la sensation. »

D'autre part, nous pouvons affirmer que certaines de ses maîtresses n'eurent qu'à se louer... de ses services; l'une d'elles, Menta, n'allait-elle pas jusqu'à lui reprocher ses « prodigalités excessives ». Et si avec l'âge il restreignit ses ardeurs — qui l'en blâmerait ? — nous savons qu'à 52 ans il n'avait pas encore abdiqué.

Dans son œuvre, la sensualité est essentiellement courte; tous ses romans, pour être des romans d'amour dans toute l'acception du terme, sont d'une chasteté remarquable. Nous ne verrons là qu'un indice de l'extrême délicatesse dont il usait envers les « grandes âmes » qu'il souhaitait pour lectrices.

En reconnaissant la prodigieuse activité sentimentale dont Stendhal fit preuve, nous ne pouvons méconnaître en lui une vie sexuelle pure de toute perversion.

---

## CHAPITRE IV

---

« Stendhal est... un de ces écrivains dont il est impossible de dissocier l'œuvre de l'individu : son œuvre, c'est lui-même, avec ses gestes, son visage, son tempérament : aussi la moindre ligne de lui est-elle révélatrice et curieuse... », écrivait M. Jean de Gourmont. En effet, que ses héros se nomment Julien Sorel, Lucien Leuwen, Lamiel, c'est Stendhal qu'ils pourraient se nommer, et peut être pas tant Stendhal tel qu'il est que Stendhal tel qu'il aurait voulu être. Mais retrouvons-nous « Stendhal malade » dans son œuvre ? Nous ne sommes guère en mesure de répondre par l'affirmative.

Les personnages de ses romans sont des héros; comme lui, ils vont à la « chasse du bonheur », renversant tous les obstacles — fut-ce au prix d'un crime — placés au travers de la route qu'ils se sont tracée pour atteindre ce qu'ils considèrent comme un « devoir à accomplir ». On ne prête guère à des surhommes des préoccupations basses et matérielles; il n'y a pas de malades dans l'œuvre de Stendhal. Sans doute sont-ils les produits de la sensibilité de l'imagination et aussi de la froide raison dont sa double origine l'avait rendu héritier; mais il ne semble pas que le souvenir de ses misères physiques l'ait hanté au point de les faire partager à l'un de ses héros. Seul l'Octave de son « Armance », préoccupé par son impuissance, reflète le psychisme de Stendhal encore sous le coup de mésaventures que nous avons contées, contemporaines de l'époque où il créait son personnage. Nous savons, d'autre part, que cet état de dépression mélancolique était dû à un grand chagrin d'amour et fut essentiellement passager.

Mais dans cette complaisance presque insolente qu'il met

à parler de lui à tout propos, à se transposer de toute pièce dans son œuvre, ne pourrions-nous voir une hypertrophie du moi en quelque sorte pathologique ? Nous pensons que c'est uniquement pour approfondir sa connaissance de l'homme et arriver par là au bonheur qu'il se prit comme modèle, n'en pouvant souhaiter de meilleur.

Stendhal prête à ses personnages un mépris de la mort qu'il semble avoir professé pour son propre compte. Ses nombreux testaments, ses notices nécrologiques, ses épitaphes sont sans doute la manifestation d'une coquetterie d'écrivain soucieux d'intriguer la postérité par une attitude pittoresque. Quant aux idées de suicide qu'il manifesta à maintes reprises, nous ne refusons pas d'en rendre responsables sa détresse physique aussi bien que sa détresse morale. Cependant, les plus nombreuses de ces velléités datent de sa rupture avec Métilde, alors que les instants où la maladie multipliait ses attaques semblent avoir été accueillis par Stendahl avec beaucoup de sérénité.

Colomb l'a accusé de misanthropie : « Ainsi que J.-J. Rousseau, Beyle se croyait beaucoup d'ennemis et se préoccupait trop habituellement de ce qu'ils pouvaient tenter pour lui nuire. Avec cette triste monomanie, et aussi d'après quelques passages de ses écrits, on aurait pu le supposer méchant, vindicatif ; personne au monde ne l'a jamais été moins que lui ; il était incapable de haine. » D'autre part, l'attitude en marge de leur société qu'affectent ses héros semble donner raison à cette assertion. Stendhal s'en est défendu :

« Malgré les malheurs de mon ambition, je ne crois pas les hommes méchants, je ne me crois point persécuté par eux... »

Cependant, très irritable, il fit preuve parfois d'une grande susceptibilité et sut mal déguiser certaines marques de son dépit. Mais c'est à cette irritabilité qu'il doit ce caractère si original, si individualisé que ses contemporains méconnurent, mais qui devait lui ménager dans la suite d'impérissables admirations.

---

## CHAPITRE V

---

Les lignes qui vont suivre ne constituent pas un nouveau chapitre de notre travail, mais seulement quelques détails biographiques sur les médecins de Stendhal qu'il nous a paru intéressant de noter.

Mais avant de parler des médecins de Stendhal, il nous faut dévoiler un autre aspect de sa personnalité qui nous touche d'assez près : Stendhal officier d'administration. Il n'est pas permis à un médecin militaire d'ignorer les précieux collaborateurs qu'il trouvera parmi les officiers de ce corps; nous ne pouvons ignorer que Stendhal fut en maintes occasions un de ces collaborateurs du médecin militaire.

Les « commissaires des guerres » avaient parmi leurs attributions l'organisation des ambulances et hôpitaux en campagne et la gestion des hôpitaux permanents dans les centres de garnison. Nous savons que Stendhal dirigeait à Vienne un hôpital de 4.000 blessés; et, dans les nombreux postes qu'il occupa en qualité de commissaire des guerres, il eut des charges analogues. Et quand il eut quitté l'uniforme de commissaire pour revêtir celui de consul, vers la fin de sa vie, il eut, entre autres fonctions, de faire respecter à Civita-Vecchia les dispositions de la loi du 3 mars 1822, relatives à la quarantaine des navires. Nous ne pouvons que nous réjouir à la pensée que Stendhal fut un peu des nôtres.

Nos ressources bibliographiques forcément limitées ne nous ont pas permis de posséder des détails sur tous les médecins qui sont intervenus dans la vie de notre personnage; force nous fut de nous contenter pour certains de les mentionner seulement.

L'honneur d'être nommé le premier revient de droit au médecin, membre de la famille de Stendhal :

Gagnon (Henri), né en 1728, mort à Grenoble en 1823. Fils d'un chirurgien militaire, qui fut chirurgien major de l'Arse-  
nal de Grenoble en 1725. Il fit ses études à Montpellier et fut  
reçu docteur à 24 ans; fut l'un des premiers à pratiquer la vac-  
cine à Grenoble. Il fut l'un des directeurs de l'hôpital général  
et l'un des directeurs de l'Ecole de médecine réorganisée en  
1802.

Parmi les professeurs du jeune Beyle à l'Ecole Centrale de  
Grenoble, se trouvent deux médecins :

Trousset, qui était chargé du cours de physique et de chimie  
expérimentale, et Villars, bon médecin et excellent botaniste,  
qui professait l'histoire naturelle. On raconte qu'en 1799, dès  
qu'il sut qu'une épidémie de fièvre putride sévissait à Greno-  
ble, il accourut de Paris pour soulager ses compatriotes et  
qu'il ne cessa de prodiguer ses soins que lorsqu'il fut atteint  
par le fléau.

Le médecin qui soigna Stendhal pour la menace de pleurésie  
qu'il eut en arrivant à Paris est :

Portal (Antoine, baron), qui fit ses études à Montpellier et  
vint s'installer à Paris, professant des idées neuves sur l'ana-  
tomie et l'exploration des maladies organiques, ainsi que sur  
les œdèmes et les hydropisies.

Ses confrères l'avaient surnommé le « médecin tâteur ». Professeur d'anatomie du dauphin, il fut successivement mem-  
bre de l'Académie des sciences, professeur de médecine au Col-  
lège de France. La fortune semble lui avoir souri sous tous  
les régimes qui se succédèrent pendant son existence. Nous  
lui devons : une *Anatomie médicale*, des *Mémoires sur la na-  
ture et le traitement de plusieurs maladies* (3 vol.), une *Ana-  
tomie historique et pratique*. A 85 ans, il publia des obser-  
vations sur l'épilepsie.

Les médecins qui le soignèrent pendant son séjour en Italie.  
MM. Depetas et Gonel, nous sont inconnus.

C'est vers 1811 probablement qu'il connut Cullerier, et non

Cuillerier comme il l'a écrit. Il prend soin de nous dire que c'est le père, l'oncle, le vieux qu'il connut. Il s'agit donc de :

Cuillerier (M.-J.), né à Angers en 1758, mort le 3 janvier 1827, fit ses études à Paris. Elève très remarqué de Louis et de Chopart. La charge de chirurgien d'un hôpital spécial lui offrit un vaste champ d'observation; il fit pour les syphilitiques ce que Pinel avait fait pour les aliénés. Des idées fausses sur la syphilis avaient fait employer jusqu'alors des méthodes de traitement inutiles et souvent barbares; Cuillerier y substitua une thérapeutique plus rationnelle. Il devint membre de l'Académie royale de médecine et président de la Section de chirurgie. Il avait perdu un œil par suite d'une goutte de pus qui avait éclaboussé dans cet organe en incisant un bubon. Cuillerier n'a pas publié d'ouvrages sur les maladies vénériennes, mais il a laissé sur cette matière plusieurs mémoires qui ont été insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, dans les *Ephémérides médicales* et dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*.

Son neveu Cuillerier (François-Guillaume-Aimé), que Stendhal traite de fou, lui succéda à l'Hôpital du Midi et continua la route que lui avait tracée son prédécesseur.

Stendhal nous dit que sa fièvre nerveuse de Sagan fut très bien soignée à Paris par Gall, mais comme il orthographie ce nom différemment ailleurs, où il écrit Galle, nous sommes en droit de nous demander s'il s'agissait du célèbre Frantz-Joseph Gall, l'auteur de la cranioscopie, ou d'un chirurgien inspecteur général des armées du nom de Gallée.

Nous ne possédons aucun renseignement sur les médecins qui le soignèrent de sa goutte à Rome, MM. Dematteis et Allery, médecin du Pape, et nous terminerons par le docteur Prévost, en qui Stendhal semblait avoir une grande confiance et pour lequel il professait une profonde admiration.

Né à Genève en 1790, il professa toute sa vie dans sa ville natale. Nous lui devons des travaux sur la circulation du sang, sur la génération, sur l'œuf, l'électricité animale. Il mourut à Genève en 1850.

## CONCLUSION

---

Nous nous sommes proposé, dans ce modeste travail, de retracer la vie pathologique de l'un des plus curieux écrivains du siècle dernier.

Les documents que nous avons reproduits nous montrent Stendhal aux différents moments de son existence, où son organisme était aux prises avec la maladie.

Nous avons insisté sur le fait qu'une hérédité disparate s'était montrée grosse de conséquences pour la vie physique et morale de notre personnage.

La connaissance des états pathologiques de notre malade nous a permis de formuler plusieurs hypothèses pour expliquer une mort demeurée, malgré tout, assez obscure.

La mort par ictus, chez un ancien paludéen, goutteux, qui avait, selon toute probabilité, eu des manifestations de tuberculose à tendance fibreuse, peut très bien ne rien devoir à une spécificité antérieure, dont on a trop souvent exagéré l'importance.

Sans méconnaître ses originales conceptions de l'amour, nous avons montré que sa vie sexuelle avait été celle d'un homme normal.

Stendhal ne s'est pas laissé absorber par les états pathologiques qu'il a supportés allègrement, aussi Stendhal malade n'est pas dans son œuvre, ses livres ne sont nullement un reflet de sa morbidité.

Enfin, ce n'est pas sans quelque surprise que nous avons trouvé Stendhal vacant assez souvent à des occupations, en quelque sorte paramédicales, dont il semble s'être acquitté avec le zèle et l'application que leur importance demandait.

VU, BON A IMPRIMER :

*Le Président,*

J. SABRAZES.

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Bordeaux, le 10 décembre 1928.

*Le Recteur de l'Académie,*

F. DUMAS.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

- ARBELET (Paul). — La jeunesse de Stendhal. Paris, Champion, 1919.  
— Le catéchisme d'un roué. *Revue bleue*, 19 juin 1909.  
— *Journal d'Italie*. Paris, Calmann-Lévy, 1911.
- BONNARD (Abel). — La vie amoureuse de Stendhal. Collection « Leurs amours », Paris, Flammarion, 1926.
- BLUM (Léon). — Stendhal. *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup>, 13 févr. et 1<sup>er</sup> mai 1914.
- CORDIER (Henri). — Bibliographie stendhalienne. Paris, Champion, 1914.
- CHUQUET (Arthur). — Stendhal-Beyle. Paris, Plon, 1902.  
— *Revue critique* (article), 26 avril 1913.
- DELACROIX (Henri). — Le psychologie de Stendhal. Paris, Alcan, 1918.
- FAURE (Gabriel). — Au pays de Stendhal. Grenoble, J. Rey, 1920.
- HAZARD (Paul). — La vie de Stendhal. Paris, N. R. F., 1927.
- GENTY (Maurice). — La vie amoureuse de Stendhal. Article paru sur le *Progrès médical*, 4 sept. 1926.
- MARTINEAU (Henri). — Itinéraire de Stendhal. Paris, Messein, 1912.
- MARTINO (Pierre). — Stendhal. Paris, Soc. française de librairie et d'imprimerie, 1914.
- MÉRIMÉE (Prosper). — H. B. par un des Quarante. Paris, *La Connaissance*, 1920.
- MÉLIA (Jean). — Les idées de Stendhal. *Mercur de France*, 1910.  
— La vie amoureuse de Stendhal. Paris, Chamuel, 1902.  
— L'enfance amoureuse d'Henri Beyle. *Mercur de France*, oct. 1901.

PAUPE (Adolphe). — Vie littéraire de Stendhal. Paris, Champion, 1914.

STENDHAL. — Toutes les œuvres. (L'article de Romain Colomb figure comme préface à *Armance*, dans l'édition Michel Lévy.)

STRYÏENSKY. — Les dossiers de Stendhal. *Mercure de France*, oct. 1903.

BERTHIER. — Des névroses diathésiques. Paris, Adrien Delagrave, 1875.

FOURNIER. — Les affections parasymphilitiques. Paris, Rueff, 1894.

JACQUIN. — Thèse de Lyon, 1899.

MORIN. — Thèse de Paris, 1888.

RÉGIS. — Traité de psychiatrie.







